

ROGER MUNIER

TERRE ARDENTE - Extrait du livre *Voir*, Paris, Deyrolle Éditeur, 1993

Nulle représentation de l'Argentine à la Biennale de Venise ne pouvait être, à mes yeux d'observateur étranger, plus éclatante que celle du dernier automne. Pour la peinture Sergio de CASTRO, pour la sculpture: FABRICIANO.

Je range CASTRO, dont l'oeuvre abondante est largement connue en France et en Europe, parmi les grands peintres de ce temps.

Lorsqu'il m'a été donné de visiter pour la première fois son atelier, j'ai été ébloui, en particulier par la découverte des toiles de sa dernière manière, dont un certain nombre devait partir pour Venise quelques années plus tard. Et d'abord par le caractère monumental des oeuvres, même dans les formats ordinaires. Ces toiles étaient faites pour être vues de loin, rendues à leur univers propre d'où elles surgissaient alors, en leurs tons de nuit et de feu, comme des icônes flamboyantes. Les moindres objets étaient transfigurés. Ces *Livres*, par exemple. Quoi de moins pictural apparemment que des livres, empilés en désordre sur un rayon de bibliothèque? Sous le pinceau de CASTRO, les voilà soudain porteurs d'un sens incomparable, saturés d'évidence inaperçue, proprement épiphaniques. Ou telle *Nature morte*, de petit format, mais sans mesure par l'espace où elle éclôt, qu'elle semble engendrer: quelques fruits, une ramure qui s'incline en un mouvement de grâce, le tout sur fond sombre où la lumière éclate qui touche chacun des fruits ; c'est une apparition, à la fois diaphane et pleine de force, comme de l'essence. Et ces *Fleurs* érigées, s'enlaçant droites, mais pour s'achever en volutes, pareilles à des flammes qui seraient leur substance sans pour autant les consumer, on les dirait issues de leur propre brasier: moderne Buisson ardent. ...

Je reviendrai sur cette image, car elle s'est imposée à moi dès le premier moment. Cette peinture, me disais-je, est mystique, au sens le plus fort qu'on puisse donner au mot. Elle touche à l'essence, mais à l'essence vivante et par là consumée des choses. À leur figure, mais telle que donnée dans la transfiguration de leur élan mortel, à ce qu'on pourrait appeler leur trans-figure. D'où cette lyrique métamorphose. D'où la prédominance aussi des thèmes où le réel apparaît marqué déjà d'une mystique empreinte, tel *Patmos*, île de la vision, tel ce poème à la terre d'*Espagne*, un triptyque monumental, présent à Venise. Là, c'est l'élément cosmique lui-même qui s'étale, embrasé. La terre de tous les paroxysmes se déploie sous le pinceau du peintre en touches juxtaposées, aiguës, foisonnantes: flammes ou sillons qui semblent labourer l'étendue vibrante, gorgée d'ardeurs. Avec, en premier plan, la mer intense, d'un bleu d'abîme. Et justement: est-ce là mer ou abîme, bord nocturne du monde, nocturne appel?

Car c'est aussi ce qui d'emblée me frappa. L'appel de nuit me parut pressant dans cette peinture, insistant à l'égal de celui de la chaude lumière. En fait, le noir est complémentaire du feu, son répondant, dont le feu se nourrit. Noir est au fond ce que le feu brûle, qui n'est embrasement que par lui. L'un ne va pas sans l'autre, ni l'autre sans l'un. Tel est bien le sens de cet admirable nu intitulé *La Nuit*. Le jeune corps féminin qui incarne la nuit n'est plus touché qu'en son centre d'une lumière dorée. Le reste: tête et buste jusqu'aux seins, jambes sauf la gauche repliée, est déjà gagné par l'ombre. Le visage notamment, noyé dans un bleu gris, n'est plus qu'un ovale aux traits indiscernables. Et sans doute le feu central animant les seins, le ventre, un avant-bras, la jambe repliée, est-il encore le cœur incandescent de la toile. Mais la nuit ambiante guette. On sent que d'un moment à l'autre elle va envahir tout le motif. CASTRO saisit cet instant d'affirmation conjointe du fond obscur et de l'éclat. De l'exaltation charnelle et de la nuit qu'il sait promise au corps vivant. N'est-ce pas une clé aussi pour pénétrer dans sa peinture? Il suffit d'examiner avec attention chacune ou presque de ses oeuvres récentes pour constater que l'obscur, le noir insinuant partout se mêle aux traits de feu des formes. Dans les touches enflammées qui courent au ras du sol d'*Espagne* comme un incendie que le vent couche, il en est beaucoup d'un noir pur. Le ciel de *Castille* est une

haute masse de violet sombre au-dessus des collines d'un ocre irréel. Et même la *Nature morte* évoquée plus haut, aux fruits solides, ruisselant de lumière, surgit comme sans support d'un fond de nuit, sur rien posée, émergeant sans plus de l'indifférencié obscur - mais autant cernée par lui, à son insistance même étroitement liée, dans le contraste.

Dans le contraste, justement. Nul en fait des deux éléments ne l'emporte: du feu sur ce qu'il brûle, de la nuit sur la lumière. Alors prend tout son sens l'image du Buisson ardent. Elle le prend d'autant plus que CASTRO est une des grandes figures de l'art sacré d'aujourd'hui. à qui j'on doit, entre autres, d'admirables verrières dans plusieurs églises d'Europe, dont l'une est justement consacrée à ce thème.